Nous avons connu que la racine lumineuse était le domaine du Ciel et que la racine obscure était le domaine de l'enfer. Nous avons connu ce qui existait avant qu'il n'y eût les terres et les cieux[1]. Nous avons connu comment les dieux et les démons ont lutté, comment la lumière et les ténèbres se sont mélangées, et qui a créé les terres et les cieux[2]. Nous avons connu comment les terres et les cieux des archontes (?)[3] seront anéantis,

brables Buddha «des trois moments» (*üč ödki*). Le sens de l'expression est précisé par un autre texte bouddhique, où il est question des *arhat* des «trois moments qui sont le passé, le futur et le présent» (*ärtmis*, *kälmädük*, *közünür üč ötdä*, dans Müller, *Uigurica* II, p. 52). La formule a passé en mongol; on la rencontre, correctement interprétée, au début de l'*Histoire* de Sanangsetsen (Schmidt, *Geschichte der Ost-Mongolen*, p. 3, 400); l'épigraphie l'a fait connaître également (cf. G. Huth, *Die Inschriften von Tsaghan Baišin*, p. 30, 43). Mais on remarquera que le dernier texte de M. Müller a un correspondant chinois, qui paraît d'ailleurs traduit sur le tibétain; or ni les trois moments, ni à plus forte raison la glose qui les explique, ne figurent dans le texte chinois. Bien qu'on ait dans un autre cas 三世 *san-che*, «trois âges», en face du turc *üč-öd* (*Uigurica*, I, 31), on peut se demander si la popularité des «trois moments» dans le bouddhisme turc, mongol et tibétain n'est pas due en partie à une influence manichéenne (cf. le passage de notre 1re partie, p. 553, sur les «envoyés de la Lumière du passé, de l'avenir et du présent»). Dans ses nouveaux *Manichaica aus Chotscho*, I, p. 26, M. von Le Coq a encore rencontré le terme *üč ödki*, «des trois moments», et a renvoyé à une note de sa traduction allemande du *Khuastuanift* (*Chuastuanift*, p. 32), où, d'après Baur, il est question de trois catégories d'âmes dans le manichéisme. Mais il ne nous paraît pas douteux qu'ici encore il s'agisse des *üč öd* du *Khuastuanift*, qui sont identiques aux *san-tsi* du manichéisme chinois.

(1) M. von Le Coq a traduit : «avant qu'il n'y eût un Dieu de la Terre». M. Radlov (*Chuastuanit*, p. 18, 34; *Nachträge*, p. 882) s'est au contraire prononcé pour «le ciel et la terre». Ce que nous savons de la doctrine manichéenne, en particulier par le fragment de Paris, montre qu'en effet, dans le premier «moment», il n'y avait ni cieux ni terres, mais seulement la lumière et l'obscurité. Nous traduisons au pluriel parce qu'il y a dix cieux et huit terres dans la cosmogonie de Mâni.

(2) La phrase est coupée différemment dans la traduction de M. von Le Coq, mais ce ne peut être qu'une inadvertance. La lettre du texte, tout comme la théorie des «trois moments», exigent de ponctuer comme nous le faisons ici et comme l'avait déjà fait Radlov, *Chuastuanit*, p. 18.

(3) Le texte a *arqon yir t(ä)ngri-i*. M. von Le Coq a traduit par «l'arqon dieu de la Terre», M. Radlov (*Chastuanit*, p. 18; *Nachträge*, p. 882) par